



JACQUES LANGE / GAMMA / DIUKAS

gramme que la haine de la démocratie. Ce que Ben Laden hait, ce n'est pas le capitalisme. Il s'en prend à ce qu'il y a de meilleur en Amérique, c'est-à-dire le droit, la liberté des femmes, la liberté de conscience, la séparation entre espaces de prière et de cité, la laïcité. Il en a au meilleur de l'Occident.

**Pourquoi les kamikazes, comme ceux que vous avez rencontrés au Sri Lanka, font si peur, semblent incompréhensibles?**

C'est qu'ils détiennent l'arme absolue: leur propre mort. On dispose certes tous de sa vie, mais jeter sa mort au pied de son adversaire, c'est une arme contre laquelle on ne

peut rien. Ce qui est par contre rassurant, c'est que le kamikaze n'a pas le projet de remplacer un ordre social par un autre. Son désir profond n'est pas de vaincre, mais de mourir. Si son but est bien la destruction de l'autre, son plaisir est la destruction de soi, en une mort sainte mêlée à la saleté de la mort de ses adversaires.

**Vous tenez, comme Sartre, le reportage pour le genre littéraire par excellence. La preuve par ce livre...**

Je me lance dans un reportage avec la même passion, le même souffle, la même encre qu'un essai de philosophie ou un livre sur Sartre. Le reportage, c'est de la littérature, c'est de la philosophie. Mon œuvre se déploie dans les trois registres de manière parfaitement homogène. Je passe de l'un à l'autre, comme on change de cheval à un relais de poste. C'est dans le reportage, non dans le roman, que j'explore des possibilités inconcues de l'existence.

**Vous jugez durement le jeune homme que vous avez été: vous seriez parti au Bangladesh rejoindre la lutte de libération contre le Pakistan parce que vous vous en vouliez de «ne pas en avoir fait assez en Mai 68», vous avouez avoir ressenti à cette époque une «forme de jouissance, une jubilation vers l'enfer et le Mal»...**

Je ne renie rien, mais j'ai pris mes distances. Je suis fidèle à beaucoup de choses, mais pas tellement à moi. Je me sens aujourd'hui étranger de ce jeune homme qui partait au Bangladesh il y a trente ans. J'avais en tête l'exemple de Régis Debray, et c'est après avoir entendu l'appel de Malraux à la constitution d'une brigade internationale pour le Bengale que j'ai repris le chemin de mes «Indes rouges». J'allais chercher le souffle de la Grande Histoire. C'était l'occasion d'une mise en scène égotiste où je ne saurais dire ce qui l'emportait du romantisme, de l'aventure, de la nostalgie de l'action, de la fascination de l'Orient ou même de cet esthétisme guerrier qui me fait horreur aujourd'hui.

**Aujourd'hui, qu'est-ce qui vous pousse à vous mettre dans cette «galère» de la Bosnie, des guerres oubliées?**

On a respecté trois minutes de silence pour les morts de New York. C'est bien. Mais →

→ je voudrais qu'on consacre aussi quelques minutes, quelques heures, pour les morts des pays dans lesquels je me suis rendu. Ecrire ce livre, c'est une manière pour moi de provoquer ce silence autour des morts.

**«J'ai fini de clamer mon innocence», dites-vous. Etes-vous réconcilié avec l'image paradoxale du mondain de Saint-Germain-des-Prés qui s'en va parader sur les champs de mines?**

On m'a reproché beaucoup de choses, d'être multiple, compliqué, à cheval sur plusieurs identités, d'exister même, parfois. Il m'est arrivé de me justifier. Aujourd'hui, je me sens ou bien totalement justifié ou bien injustifiable, mais je n'ai plus l'envie de plaider. Je suis le nanti parisien qu'il m'arrive d'être, et je suis le type qui atterrit dans les monts Nubas pour tenter de témoigner de l'horreur de ce génocide en suspension. C'est comme ça. Je ne suis ni un saint ni un moine, donc je n'ai pas de choix à faire.

**Mais avec ce livre, vous continuez à vous servir des horreurs du monde pour faire parler de vous...**

Je sais que c'est mon visage que l'on verra le plus à l'arrivée, plus que l'horreur que je veux montrer. Mais j'ai fini de clamer mon innocence. Il y aura toujours quelque chose

d'indécent dans le fait de faire des phrases avec l'horreur. Je connais ma zone d'impuissance, je sais qu'il faut passer par tout cela pour que mon témoignage soit entendu. Je me suis résigné à ces effets pervers indésirables.

## **«Les talibans ne luttent pas contre l'Occident, mais contre les valeurs de la démocratie.»**

**Que reste-t-il de la philosophie au Burundi, à Bogota?**

Pas grand-chose. Lors de cette longue randonnée en enfer, j'ai vraiment compris le sens de la phrase de Sartre: «Face au spectacle d'un enfant qui meurt de faim, "La Nausée" ne fait pas le poids.» Il y a une arrogance de la pensée, un certain académisme des grandes catégories qui volent en éclats au contact de la misère. J'ai compris que toute ma bibliothèque n'apportait pas de vraies réponses à l'horreur de ce que je voyais. Le fait pour le

monde d'avoir vu naître, débattre, se prolonger mutuellement de grands esprits comme Platon, Descartes, Hegel ou Bergson, ce fait-là n'a pas empêché les chercheurs de diamants angolais d'être ensevelis dans leur mines à ciel ouvert, et cela dans l'indifférence absolue de tous ceux qui, forts d'une longue tradition philosophique, glosent et dissertent sur la mort, la souffrance, l'identification d'un corps et d'une âme, et ainsi de suite.

**Vous vous accusez d'avoir été sensible à la tradition littéraire qui dit la beauté de la guerre, qui l'esthétise. La télévision fait-elle autre chose aujourd'hui?**

Les gens qui trouvent le temps long aujourd'hui, ceux qui auraient voulu que la guerre se termine en quinze jours, sont tributaires de la vision de la guerre véhiculée par les jeux vidéo, les presse-bouton, par toutes les guerres en image, esthétisées. Il est certain que l'on voit trop la guerre comme un spectacle. J'en suis guéri. J'ai fait mon boulot, je suis allé en voir cinq et je les ai racontées. A d'autres de le faire autrement sur d'autres guerres.

*«Réflexions sur la guerre, le Mal et la fin de l'Histoire. Précédé de "Les damnés de la guerre"».*  
Par Bernard-Henri Lévy. Grasset, 410 p.